

**PHILOSOPHIE** Les études de Jean-François Billeter permettent d'approcher la quintessence de l'esprit chinois

# A l'école du philosophe Tchouang Tseu

ÉTUDES

**SUR TCHOUANG TSEU**  
de Jean-François Billeter

Allia, 291 p., 20 €

**D**e la Chine, de sa pensée, on serait tenté de paraphraser la phrase de Julien Gracq: «*D'un élève, on ne sait jamais rien.*» À ceci près que l'« élève », ce sont nous autres, écoliers du vieil Occident, si habitués à un exercice de la raison bien découpé selon les catégories traditionnelles de la chair et de l'esprit. Or, lorsqu'il s'agit d'approcher l'œu-

vre et la pensée d'un philosophe tel que Tchouang Tseu, il va sans dire que les bonnes vieilles habitudes doivent être laissées au vestiaire.

Il suffit seulement à l'initiation un bon maître: on l'a ici en la personne de Jean-François Billeter, qui est à Tchouang Tseu ce qu'un Pierre Hadot est à la figure de Marc-Aurèle: humilité, intelligence, refus de la généralité, réticence devant la mise en formule. Les quelques *Études sur Tchouang Tseu* que Billeter propose ici relèvent absolument de cette rigueur se défiant de toute prétention. On ne saurait être plus proche de ce grand homme que Billeter qualifie comme ayant été «*le plus remarquable des philosophes chinois.*»

«*On ne sait pas grand-chose de sa personne*», ajoute notre guide, sinon qu'il est «*probablement mort vers 280 avant notre ère.*» L'œuvre? Précisément un ensemble de textes, dialogues, pensées, certains de la main de Tchouang Tseu lui-même, les autres sans doute dus à quelques disciples zélés, tout cela publié après sa mort, «*un peu moins long que les quatre Évangiles.*» Voilà pour l'objet, qui eût pu se trouver emporté comme un fétu dans le tumulte des siècles.

Il se trouve que nous avons au contraire ici une sorte d'abrégé, plutôt le précieux flacon où se trouve déposé une quintessence de l'esprit chinois. Comment le caractériser? On peut proposer des invariants, tous gravitant autour d'un même pôle de lucidité quant à la condition mortelle: conscience d'être embarqué dans quelque chose qui dépasse les forces, constat qu'il ne sert pas à grand chose de s'élever contre, «*illusion du calcul*» – «*parce que notre conscience, qui nous donne une illusion de maîtrise, nous enferme dans cette illusion comme dans une bulle et nous rend aveugles.*»

Cela signifie-t-il qu'il faille se laisser aller et qu'il n'y a rien à faire ici-bas pour améliorer les affaires? Non. Ou plutôt: oui et non. Ce qui frappe, à la lecture, de ces études, c'est que la notion de «*agir*» n'est jamais séparé d'une considération de la complexité du réel: le sage est celui qui peut poser un acte sans déformer cette complexité. C'est ici que les chemins bifurquent avec l'esprit occidental: loin de chercher à se rendre maître du réel pour le plier à une finalité, le sage chinois ne s'accomplit jamais mieux que

lorsqu'il entre dans un non-vouloir, un retrait vis-à-vis des chimères de la raison instrumentale.

Après moi le déluge? Nullement. Car seul l'accomplissement infini du non-vouloir à un pouvoir de changement. On lira ici avec profit la comparaison entre la pensée chrétienne de Paul et la pensée de Tchouang Tseu: «*En leur fine pointe, écrit Billeter, la pensée de Paul et celle de Tchouang Tseu se rejoignent: nous sommes capables d'actions non soumises au calcul et aux contraintes du mimétisme social.*»

Au centre, en commun: une pensée de la liberté, de la délivrance. Mais si le christianisme propose une délivrance rédemptrice, la philosophie de Tchouang Tseu ne propose pas un tel horizon; à la limite, elle ne propose rien de particu-

culier, sinon cette sorte d'harmonie fluide, respectueuse des sinuosités secrètes propres à l'expérience du monde: de là, aussi bien, un rapport particulier au langage, moins définitionnel que lui-même fluide, mobile, comme si le langage se savait lui-même impuissant à traduire la complexité des affects, des impressions, de la pensée elle-même. De là encore, une réticence profonde à l'égard des catégories du vrai et du faux. Pour Tchouang Tseu, «*toutes choses se valent*», c'est-à-dire que le commerce entre les éléments constitutifs de la réalité est constant, inépuisable: ce qu'il appelle le «*gazouillis*» est la musique de cette équivalence moins désolante au fond que merveilleuse.

Le candidat à la sagesse aura ici le bon ton de ne pas céder ici aux sirènes d'un cynisme mal compris. Il s'agit plutôt d'acuité, d'extrême attention à l'entrelacs: l'apprentissage du «*non-vouloir*» ne se confond pas avec l'indifférence. Au contraire: c'est l'illusion de la maîtrise qui, forte de ses chimères, va droit dans le mur pour se résoudre à jeter l'éponge. Tchouang Tseu ne jette pas l'éponge, il s'en sert comme d'un artiste qui n'aurait de cesse de clarifier son regard, de le délivrer des écrans médiocres. Il y a bien là une philosophie de la liberté qui, du fond de son silence chinois, nous tend mystérieusement les bras.

MICHEL CRÉPU

ROIX